

António Gião, Fragments Intimes d'un Savant Oublié: trois textes et une image

J.C. Tiago de Oliveira

- Departamento de Matemática, Universidade de Évora

- Universidade Nacional de Timor Lorosae

António Gião (1906 – 1969) nâquit et décéda à Reguengos de Monsaraz, Portugal.

Météorologiste formé à Strasbourg, son travail scientifique incida d'abord sur la Physique Phénoménologique. Jusqu'à 1960, sa carrière se déroulera surtout à Paris.

Auteur de patentes de dispositifs mécanographiques pour prévoir le climat, ses intérêts évoluèrent vers la Mécanique Quantique, étant proche de l'école de Louis de Broglie – il retourne au Portugal en 1960, comme Professeur de Physique Mathématique et Mécanique Céleste à la Faculté des Sciences de Lisbonne, et Directeur du Centre de Calcul Scientifique de l'Institut Gulbenkian de Science.

Auteur de 150 articles, ses principaux ouvrages sont :

- Phénoménologie Unitaire, vols. 1-2-3, Actualités Scientifiques et Industrielles, Hermann, Paris, 1938
- Cosmological Models (co-auteur avec Y. Thiry, G. McVittie, H. Bondi, P. Jordan), Fundação Calouste Gulbenkian, Lisboa, 1964

Il y présente une théorie pentadimensionnelle du cosmos, ainsi que sa version de la création continue de matière.

Sa très riche mansion agricole, qui récéle une vaste collection d'objets d'art, est depuis lors préservée par *Sociedade Portuguesa de Autores*. Nous remercions cette société, qui nous a incité a travailler sur son archive, et autorisé la publication de ces fragments.

Les textes suivant témoignent d'une vivance parisienne au sein d'un milieu

aux goûts raffinés.

Le trait d'union des textes qui vont suivre est la chaleur humaine des rapports entre auteur et lecteur/destinataire.

Le premier morceau est une histoire des Dieux du Moyen Orient, ou l'auteur propose une interprétation scientifique de la divinité.

Il s'agit de *Le Grand Miracle*, par B. Ilioukine, Editions du Scorpion, 1962.

Gião et son épouse possédaient l'exemplaire n° 12, avec la dédicace:

*Un souffle d'air frais dans le monde à l'esprit
stagnant. A mon cher ami. Tonio Giao.*

B. Ilioukine

Nous citons le dernier chapitre :

Mais enfin, Dieu existe-t-il ? Oui ou non ? Celui de Moïse certainement pas !

(.....)

Incontestablement, le Dieu de Moïse est un faux dieu. Ce dieu ne peut même pas présider aux destinées de l'univers, la place étant prise par un être qui n'a rien à voir avec la mystique, ni la philosophie, ni la métaphysique. Il est honnêtement établi par la science et nullement révélé dans les songes des prophètes et des philosophes illuminés.

La science a ramené et ramène toujours tous les phénomènes sous l'emprise des mathématiques.

Nous allons emprunter la définition de l'être mathématique non arbitraire à un savant mathématicien Antonio Giao. Sa définition n'étant pas destinée aux profanes non mathématiciens, est trop encombrée de termes, de tournures et de formules mathématiques accessibles seulement aux mathématiciens. Nous allons la dépouiller de tout cela et la ramener à son expression simplifiée, tout en gardant le sens de sa définition.

Notre interprétation étant simplifiée à outrance, ne peut évidemment prétendre aux qualités des formules scientifiques.

La voici :

La loi fondamentale de l'Univers est une relation mutuelle entre son

contenant (l'espace-temps) et ses contenus (matière-électricité). Elle détermine complètement l'un par l'autre : le contenant et le contenu et pose dans l'existence mathématique un être (l'être mathématique non arbitraire) dont les propriétés sont équivalentes aux propriétés de l'Univers physique. On peut dire aussi que l'Univers est le seul être mathématique non arbitraire qui existe dans le monde des êtres mathématiques et même que l'existence physique n'est que l'existence mathématique marquée par le sceau intrinsèque du non-arbitraire.

D'après la définition de Giau, cet être mathématique se détermine complètement par lui-même (l'une de ses parties déterminant l'autre et inversement); il est donc parfaitement autonome. C'est pourquoi il peut aussi être appelé non arbitraire.

L'être mathématique intervient non seulement l'infiniment grand, mais aussi dans l'infiniment petit, comme le noyau d'un atome et ses composants. Il régit aussi la Relativité générale et restreinte. Il est le Tout.

En résulte de la définition de Giau, et sans qu'il le dise, que l'être mathématique c'est un vrai et unique Dieu parce que, au-dessus de lui, il ne peut rien y avoir d'autre. C'est un Etre suprême que les philosophes ont cherché et ont passé à côté de lui, sans avoir été capables de le voir. L'être mathématique étant l'Etre suprême, ne tolérerait pas l'existence à côté de lui d'un Dieu de son ingérence dans son domaine.

Tout dans l'univers est réglé selon immuables de la physique et des mathématiques, lesquelles n'admettent pas de dérogation pour l'accomplissement des miracles spontanés. à la suite d'une parole divine. C'est pourquoi les miracles de la sainte Ecriture, ainsi que ceux de la sorcellerie et de la magie, n'ont jamais pu exister.

La référence à un Être Mathématique Non Arbitraire (EMNA), élément fulcral de la Philosophie de Gião, sera présente dans la médaille, comme nous aurons le loisir de regarder.

Un autre travail, sans doute le dernier, surgit treize ans après sa mort. Il a

été inclus in *Pierres de Vie, Hommage à André Verdet*, textes réunis par Françoise Armengaud, Editions Galilée, Paris, 1986.

Le poète André Verdet y reçoit les hommages de:

Marc Alyn, Françoise Armengaud, Christian Arthaud, Guy de Bosschère, Yves P. Boulongne, André Brincourt, Thierry Bruhat, Pierre Cabanne, Jean-Claude Caire, Philippe Delache, Adolfo Fernandez-Zoila, Jean Forneris, Claude Fournet, Jacques Gaucheron, Michel Gaudet, Antonio Gião, Francis Jacques, Annie Krieger-Krynicky, Pierre Lafitte, Jean-Clarence Lambert, Jacques Lepage, André Miguel, Edgar Morin, Maurice Nadeau, Jean-Claude Pecker, Jean-Louis Prat, Jacques Prévert, Katy Rémy, Pierre Restany, Jean Rousselot, San Lazzaro, Paul-Georges Sansonetti, Gilbert Trem, Giuseppe Ungaretti, Jean-Claude Verots, Fabienne Villani

Voici donc la contribution de António Gião, intitulée:

Sur une phrase d'André Verdet

... Fermez un instant les yeux: imaginez la Terre, seule et bien située et bien tournante dans l'immensité, sous la lumière du jour et Je la nuit, par tous les temps que les éléments font. La Terre, la nôtre, boule d'agate pleine de périls et gardée, cernée de symphonie ...

Mondes et soleils, 1952.

Je ne connais rien de plus intensément, plus véritablement lyrique. Ces mots, pleins de résonances cosmiques, enveloppés de halos d'éternité, laissant un peu dans l'ombre mais tout de même présent le caractère assez tragique du monde, je ne puis les relire sans ce serrement de coeur qui, pour moi, est le critérium du beau. C'est par eux qu'il faudrait commencer les « géographies » pour tous les petits enfants de toutes les écoles afin de leur apprendre à aimer la vraie Patrie.

Voici donc décrit, définitivement décrit par une phrase qui est en quelque sorte un symbole ou une mappemonde précieuse, cet astre rare dont la destinée est si dense d'événements et de signification. On dirait un principe premier contenant implicitement toute la poésie de la nature, une formule dont on pourrait extraire, par une sorte de « raisonnement du coeur », les expressions partielles et particulières de cette poésie. Formule magique aussi par son pouvoir d'évocation. Ne suffit-elle pas en effet à faire revenir à

la mémoire les émerveillements de l'enfance explorant pour la première fois l'espace par la pensée naissante? Ne fait-elle pas affluer les souvenirs des moments privilégiés où tout prend un sens important?

J'entends aussi dans cette phrase les échos des expériences amères mais irremplaçables du poète, tempérés, adoucis par ce qui est l'essentiel de sa vision à la fois cosmique et humaine: la lumière spirituelle des « saisons et des jours», dans laquelle tout se fond, même ce qui est triste. Je veux l'imaginer dans sa chambre, vers le soir, la fenêtre ouverte sur les contours assombris du paysage « métaphysique » de Saint-Paul où le temps s'abolit. Les chants d'oiseaux de la journée finissante se mêlent au souvenir des cris des déportés, et dans son cœur s'opère alors la naissance des thèmes d'une nouvelle « musique des sphères » marquée par le rythme même de la rotation de la Terre, traversée par les variations insistantes de l'espoir. Dépassant le niveau instable des « jugements de valeur » pour atteindre à un pardon supérieur, il entoure la Terre de ses mains amoureuses, la tient comme un objet familier et cependant précieux, la regarde dans son ensemble et dans ses détails, l'écoute rire et pleurer, la suit dans l'espace et le temps, projette sur elle des rayons de tendresse et la trouve merveilleuse. Simultanément, par une sorte de transfiguration de la forme et du mouvement, ce qu'il y a d'exaltant dans les phénomènes s'incorpore au chant du poète pour l'amplifier et lui donner son accent définitif.

Je veux aussi l'imaginer détachant de cette image globale un élément adorable: cette Méditerranée historique, savante, dominée par l'olivier, où la vie tout entière se résume dans une fête statique, où le Chant peut arriver à la synthèse éphémère de la pensée et du cœur. C'est ici que le poète a pris la gamme générale de son esthétique; et sa voie, soutenue par un courant chaque jour plus intense, est désormais intimement liée à la sagesse de la matière, à sa couleur, à l'enchantement même de son existence. Elle peut s'ajouter maintenant à la symphonie naturelle, pour affirmer, par opposition à tout nihilisme passé et présent, à tout désespoir, à toute indifférence, la possibilité de la joie sur la Terre.



Pour moi, cependant, son textes le plus émouvant est un poème d'amour, non daté, adressé à sa femme, Sophie Spira, comme justification de la médaille en argent ci-joint :

Dédicace d'une médaille :

Y' ayant pas (encore) la possibilité de t'offrir ces objets précieux dont les hommes se servent depuis toujours pour s'attacher le coeur des femmes, j'ai décidé de faire graver sur l'or incorruptible, considéré ici comme le moins inadéquat des symboles de la pureté de mon amour pour toi, la plus intime et en même temps la plus générale de me pensées. Je l'ai exprimée par des signes où tu sentiras peut-être l'influence de la sagesse de tes illustres ancêtres, lorsque, sous les ciels étoilés des déserts d'Arabie, il se sont élancés, pour la première fois dans l'histoire du monde, jusqu'à l'idée de Loi et d' Etre Sacré. Cette coupe, remplie du vin des vignes de Pythagore, et dilatée de signification cosmique, je le vois préfigurée dans celle du Grand Prêtre célébrant sur le parvis du Tabernacle, dans l'air chargé d'encens, quand le soleil se levait sur l'Arche d'Alliance, l'incarnation de l'Abstrait et sa présence visible. Ces deltas et ces nablas, David déjà les a entrelacé dans son étoile et fait vibrer dans sa harpe chantant le Ciel et la Terre. Tu es l'héritière de sa race et de son sang: c'est pourquoi ton nom a le droit d'êtes réellement figurer au milieu de ces signes d'Israël. J'aurais voulu que parmi les quinze tribus qui entouraient Moïse at Aaron, une goutte à peine de mon sang ait été présente dans les veines d'un serviteur de tes ancêtres royaux, pour ainsi justifier, par autres raisons que des raisons du coeur, la présence pour toujours de mon initiale à côte de la tienne au centre de la sphère d'où rayonne la loi du monde.

Remerciements:

Françoise Armengaud, Alcinda Gomes, Manuel Freire, Duarte Galhós, Luís Arraiano, ont contribué avec passion à cette recherche.